

du trouble, car je suis déterminé à agir. Les Barotsis me tueront-ils ? ou bien me chasseront-ils du pays ? — Tu le sauras bientôt. Peut-être que ton Dieu que tu pries entendra. Je n'ai pas peur d'une révolution ; arrive que pourra. Mais si je suis en vie, et si je suis le roi du pays, il faut que j'extermine le jugement des sorciers (qui se fait par l'eau bouillante, le poison et le feu), l'adultère, le vol et l'ivrognerie.

«Likokoane me tourmente, il veut épouser une seconde femme. Je m'y oppose. Sépopa, lui aussi, est toujours après Mondé, sa sœur (sa cousine). Il n'abandonne pas son mauvais train. C'est Sasa qui le pousse au mal. »

Je demande instamment le concours de vos prières pour la conversion de cet intéressant homme que j'appelle mon ami, mais que je voudrais appeler *mon frère*.

Votre bien dévoué et affectionné dans le Seigneur.

F. COILLARD.

NOUVELLES DE MADEMOISELLE KIENER

Les dernières lettres de mademoiselle Kiener que nous avons reçues sont datées du 23 mars de Kimberley, et du 8 avril, de Vryburg, ville du Béchuanaland, située sur la route de Shoshong. Nous n'y trouvons que de bonnes nouvelles. M. et madame Goy attendaient leur compagne de voyage depuis environ trois semaines ; ils ont été heureux de pouvoir se mettre en route, aussitôt les bagages de mademoiselle Kiener arrivés, et ses achats d'ustensiles et de calicot achevés.

Nos voyageurs sont accompagnés par des missionnaires anglais, trois messieurs et une dame, avec un enfant tout jeune. Ces missionnaires sont envoyés par les Méthodistes primitifs, qui ont désiré fonder une œuvre dans le bassin du Zambèze. Le pays est assez vaste pour que cette mission

puisse trouver un champ de travail où son action ne risque pas de se heurter à la nôtre.

Voici la lettre que mademoiselle Kiener adresse au Comité. Elle a été commencée à Kimberley, et terminée quinze jours plus tard, à Vryburg.

Messieurs,

C'est en rendant grâces au Seigneur pour sa protection et en donnant gloire à sa fidélité que je puis aujourd'hui vous écrire ces lignes.

Mon Père céleste m'a conduite pas à pas, comme par la main, écartant toutes difficultés. Quand mon peu d'anglais devenait insuffisant, Il m'envoyait le secours, et comme les disciples je puis répondre : « Je n'ai manqué de rien, Seigneur. » Grâce aux arrangements pris d'avance, il m'a été facile d'arriver à Kimberley.

M. et madame Goy m'attendaient depuis plusieurs semaines ; nous sommes heureux d'être réunis et de pouvoir commencer notre long voyage. L'un et l'autre sont très aimables pour moi ; ils ont beaucoup regretté de ne pouvoir me faire recevoir dans une de leurs familles amies, et je suis à l'hôtel ; la vie est chère à Kimberley, heureusement que je n'ai pas un très long séjour à faire ici.

En passant à Wellington, j'ai été invitée à y passer trois jours bien bénis. J'arrivais à Kimberley le 18, et nous espérons partir demain, le 24 mars.

Le wagon qui, avec celui de M. Goy, doit transporter nos bagages, a une demi-tente où je pourrai coucher ; j'en suis heureuse et reconnaissante, nous serons plus libres, et M. Goy espère voyager beaucoup de nuit.

Par la bonté de Dieu je suis en très bonne santé.

Mon cœur est navré de la misère de ce pauvre peuple noir ; que Dieu m'accorde la grâce d'être un instrument utile dans sa main !

Je remercie encore messieurs les membres du Comité de ce qu'ils ont bien voulu m'accepter dans cette œuvre qui m'est de

plus en plus chère. Le Seigneur a été plein de bonté pour moi ! que son nom soit béni !

Puisse sa bénédiction demeurer sur nous jusqu'au bout et toujours, ainsi que sur toute l'œuvre de notre Mission, sur le Comité et sur ses envoyés.

Agrééz, messieurs, mes respectueuses salutations.

E. KIENER.

Kimberley, le 23 mars 1890.

Vryburg, 8 avril.

Nous voyageons en wagon depuis le 28 mars, après avoir dû attendre plusieurs jours à deux lieues de Kimberley. Tout va bien pour les uns et les autres, nous n'avons qu'à remercier notre Père céleste pour sa protection.

Notre santé à tous trois est bonne, grâce à Dieu.

Citons encore ces quelques lignes d'une lettre particulière, où mademoiselle Kiener nous décrit son installation dans le véhicule qui lui sert à la fois de voiture et de logement :

« L'agent de M. Musson, qui a la responsabilité de nos wagons, a hâte d'arriver à Maféking, aussi voyageons-nous beaucoup. Il y a deux wagons avec les deux nôtres, et tous ont des tentes. Mais il n'y a pas de place perdue, je vous assure ; le lit est haut perché, si bien qu'il faut se glisser sur la couchette, et les sièges sont juste assez hauts pour que la tête effleure le haut de la tente. Tout est garni de sacs, de malles, de valises, et cela dans nos deux wagons. Nous voyageons ordinairement de cinq heures et demie du soir à dix heures, puis de deux heures, deux heures et demie du matin à sept ou huit heures. Il ne serait pas possible de dresser la tente pour si peu d'heures et de demeurer assise, le reste de la nuit, pendant celles où nous voyageons ; avec les cahots que nous éprouvons si souvent, on est jeté de droite à gauche, et *vice versa*, avec une rapidité telle, que si tous les objets ne sont pas attachés solidement, ils se mettent en danse et disparaissent bientôt. Pour moi, ce n'est qu'en étant étendue que

je puis supporter facilement ces secousses. Madame Goy en est souvent bien éprouvée.

« Mais ce sont là de petites choses, nous sommes bénis, c'est évident, le Père veille et garde ses enfants. Nous n'avons encore éprouvé aucun retard, aucune perte, tandis que nos compagnons de voyage ont perdu deux bœufs, et qu'un des wagons a été si enfoncé dans un bournier qu'il a fallu le décharger complètement. C'est si pénible pour eux, et nous n'avons pas mérité d'être plus favorisés. Si Dieu nous garde ainsi, je ne m'en étonne pas, il répond à toutes les prières qui montent au ciel en notre faveur. Que le Seigneur me trouve toujours fidèle. A lui seul revient la gloire de tout. »

Tandis que mademoiselle Kiener s'avance ainsi vers le Zambèze, hâtant de ses vœux le moment où elle pourra apporter son aide à M. et madame Coillard, ceux-ci se demandent d'où viendra le secours qui leur est si nécessaire. Voici ce que nous trouvons dans une lettre de M. Coillard, adressée à la *Zambézia* de Vevey, en date du 27 décembre : « J'ai été heureux de revoir les amis de Seshéké... Malheureusement je savais madame Coillard toute seule, écrasée par une charge trop lourde même pour deux. Et plus tard, quand je pus avoir de ses nouvelles, j'appris qu'elle était très malade. Je la trouvai en effet, à mon retour, très affaiblie.

« Nous nous demandons souvent quand et comment le Maître nous enverra le secours dont nous avons un besoin, selon nous, si urgent. »

N'y a-t-il pas un encouragement pour notre foi à constater l'exaucement qu'à leur insu nos amis du Zambèze avaient déjà obtenu, quand ils écrivaient ces lignes?

